Document generated on 04/30/2024 12:21 p.m.

Spirale
Arts • Lettres • Sciences humaines

SPIRALE

Séduction, terreur et kitsch

L'enclos de l'éléphant, Texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Sylvain Bélanger, coproduction du Théâtre du Grand Jour et du Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 23 août au 10 septembre 2011

Blanche-Neige & La Belle au Bois Dormant, Textes d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Martin Faucher, production d'Espace GO, du 13 septembre au 8 octobre 2011

Gilbert David

Number 239, Winter 2012

URI: https://id.erudit.org/iderudit/65880ac

See table of contents

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)
1923-3213 (digital)

Explore this journal

Cite this review

David, G. (2012). Review of [Séduction, terreur et kitsch / *L'enclos de l'éléphant,* Texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Sylvain Bélanger, coproduction du Théâtre du Grand Jour et du Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 23 août au 10 septembre 2011 / *Blanche-Neige & La Belle au Bois Dormant,* Textes d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Martin Faucher, production d'Espace GO, du 13 septembre au 8 octobre 2011]. *Spirale,* (239), 76–78.

Tous droits réservés © Spirale magazine culturel inc., 2012

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

érudit

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

Séduction, terreur et kitsch

PAR GILBERT DAVID

L'ENCLOS DE L'ÉLÉPHANT

Texte d'Étienne Lepage, mise en scène de Sylvain Bélanger, coproduction du Théâtre du Grand Jour et du Festival TransAmériques, à l'Espace Libre, du 23 août au 10 septembre 2011.

BLANCHE-NEIGE & LA BELLE AU BOIS DORMANT

Textes d'Elfriede Jelinek, mise en scène de Martin Faucher, production d'Espace GO, du 13 septembre au 8 octobre 2011.

Dans le programme de *L'enclos de l'éléphant,* l'auteur Étienne Lepage avance qu'il *« aime montrer des personnages dont la conscience est le jouet de forces obscures, millénaires et puériles »*. Après deux créations coup de poing sur les désordres amoureux — *Rouge gueule* en 2009, acclamée par la critique, et *Kick* en 2010 —, sa nouvelle pièce, au titre énigmatique, loge plutôt à l'enseigne d'une petite forme, en proposant un duo entre un médecin et un quidam qui vient à l'improviste lui demander l'asile à son domicile un soir où un orage menace... Dans cette atmosphère d'*Uneimliche,* la familiarité constitue en effet le nerf de la guerre, en tant que mode d'intrusion dans la vie d'autrui, en instaurant peu à peu un rapport de force rempli des sous-entendus que déverse l'intrus sur son hôte.

L'enclos de l'éléphant, photo: Yanick Macdonald

Sur un canevas calqué sur le jeu du chat et de la souris, la mise en scène de Sylvain Bélanger suit au plus près les circonvolutions de Paul (Paul Ahmarani), qui se fera de plus en plus insidieux, une fois installé dans la demeure d'Alexis (Denis Gravereaux), planté en plein milieu du plateau. La scénographie (Romain Fabre) a pris l'heureux parti d'isoler chaque spectateur dans une petite cabine, dotée d'un haut-parleur d'où lui parviennent les voix des acteurs, selon un arrangement circulaire qui transforme le public en une assemblée de voyeurs — dès lors, témoins passifs et, en même temps, complices de cette expérimentation sardonique où Paul n'a de cesse de pousser Alexis dans ses derniers retranchements d'homme policé, bien installé dans le confort de son monde... coupé du Monde.

Cette rencontre improbable entre un démarcheur de parapluies et un bon bourgeois n'a pas la même intensité philosophique que la célèbre pièce de Bernard-Marie Koltès, *Dans la solitude des champs de coton* (1986), où s'affrontent un Dealer et un Client. Ici, Étienne Lepage suit une logique plus décontractée, ce qui n'est pas sans créer, paradoxalement, un malaise délétère, comme si l'apparente légèreté de ton qu'adopte Paul n'en cachait pas moins de sombres desseins, sous couvert justement de se prêter au bon vouloir de son interlocuteur : *« Peut-être ne voulez-vous pas que je dise quelque chose / Peut-être voulez-vous que je fasse quelque chose / Je ne peux pas faire grand-chose / évidemment / Je suis chez vous / J'arrive / comme ça /Mais tout de même / il y a bien un certain nombre de choses / que je peux faire / je ne sais pas / moi / Même un caprice / Moi aussi / j'ai des désirs secrets / Des désirs qu'on ne dit pas comme ça / à un étranger »* (*L'enclos de l'éléphant*, Dramaturges Éditeurs, 2011). Ainsi va la stratégie du meneur de jeu qu'incarne

Blanche-Neige & la Belle au Bois dormant, photo : Caroline Laberge

Paul, en cherchant à percer la cuirasse d'Alexis, qui campe sur la défensive. Vers la fin de la pièce se produit, à cet égard, un effet inattendu et dévastateur, lorsque Paul vide littéralement son sac qui ne contient que d'inoffensifs parapluies télescopiques, alors que pendant de longues secondes on aurait pu croire à l'existence d'armes de poing autrement plus terrorisantes. Or, contre toute attente, c'est Alexis qui s'avérera alors l'agresseur du vendeur de parapluies en le rouant de coups, comme pour se débarrasser de sa peur. Paul met ainsi à mal la bonne conscience et le vernis de politesse du médecin et se met en frais de lui vendre au rabais tout son lot de parapluies en échange d'un pauvre billet de vingt dollars.

Paul Ahmarani reste de bout en bout aux commandes de cette comédie des apparences. L'acteur y fait montre d'une souplesse imparable, distillant tour à tour le chaud et le froid, pour nous faire vivre un grand moment de théâtre. Ne boudons surtout pas notre plaisir devant un objet scénique, à la fois subtil et déstabilisant : le tout à marquer d'une pierre blanche.

SUBVERTIR PAR LE KITSCH ?

Tout autre est le spectacle réalisé par Martin Faucher à partir de deux textes d'Elfriede Jelinek, *Blanche-Neige* et *La Belle au Bois Dormant*, deux contes classiques que l'auteure autrichienne a réunis, avec *Rosamunde*, *Jackie*, *Le mur*, dans sa série consacrée aux *Drames de princesses*. Bien tassé en une courte heure et vingt minutes sans entracte, le diptyque avait pour le moins de quoi surprendre les familiers de l'œuvre de Jelinek. Citons d'abord les arguments que proposent Magali Jourdan et Mathilde Sobottke, les traductrices en langue française de ces deux anti-contes de l'auteure autrichienne : *« Blanche-Neige, à la recherche de la vérité, au-delà de la beauté et des sept monts, est finalement tuée par le Chasseur. La Belle au Bois Dormant est réveillée de son sommeil par le Prince qui, à défaut de la délivrer, ne lui offre qu'une existence soumise à ce "créateur" qu'il prétend être »* (L'Arche, 2006).

À la lecture, on constate d'emblée la grande liberté prise par Martin Faucher par rapport à la didascalie inaugurale de *Blanche-Neige* où Jelinek écrit : *« Deux mannequins géants, ressemblant à des épouvantails, entièrement tricotés de laine puis rembourrés, l'un à l'image de Blanche-Neige, l'autre à celle d'un Chasseur avec fusil et chapeau, discutent calmement. Les voix-off sont légèrement distordues. »* À l'Espace GO, la scénographie très clinquante de Max-Otto Fauteux et les lumières de lupanar ou de centre commercial ou de discothèque (au choix) de Marc Parent nous frappent par leur artificialité exacerbée. Le conte a quitté la forêt pour débarquer dans le monde des transactions funestes, de la quête vouée à l'échec, car le *« nain-vérité »*, ce que le Chasseur pense comprendre de la démarche de la princesse, reste introuvable, dispersé aux quatre vents du non-être d'un *« géant-mensonge »*. Inutile de chercher à résumer les propos roboratifs, dans le pur style chirurgical, de Jelinek. Cette prose est piquée et surpiquée d'épines et d'aiguilles. Tant pis pour ceux qui s'y frottent ! Il n'y aura pas de survivant. Car c'est trop bête à la fin qu'un chasseur ait encore droit de vie et de mort sur une

princesse qui a pourtant survécu — on ne sait trop pourquoi — à la pomme empoisonnée de sa belle-mère. Une fois que le Chasseur l'a abattue, Blanche-Neige est entourée par les Sept Nains qui, en chœur, récitent une espèce d'oraison funèbre qui se termine par ces mots : « *Parfois nous aimerions bien être morts nous-mêmes, pour que les autres voient, à travers de drôles de personnages comme nous, que la mort n'est franchement pas aussi drôle qu'ils se la sont manifestement imaginée.* »

À la place d'un cérémonial austère et quelque peu glacial, la mise en scène de Martin Faucher adopte les atours de la parodie clownesque et de la farce délibérément poussive, à court d'effets, mais dans la surenchère des gags ratés, de la déliquescence de cet univers rapetissé par la mémoire cucul des contes de fées. C'est empesé et loufoque. Sophie Cadieux, en Blanche-Neige, y est sublime de niaiserie et d'innocence. Le Chasseur d'Éric Bruneau — qui sera le Prince charmant dans la pièce suivante — plastronne à qui mieux mieux. Sébastien Dodge joue à lui seul les Sept Nains, en réduisant piteusement le quantitatif à l'ineffable unité du plus petit commun dénominateur. Et que dire des costumes, d'une laideur étudiée, de Denis Lavoie ? À n'en pas douter, on est devant une représentation gangrenée par toutes les possibilités de mauvais goût.

Et la suite, avec *La Belle au Bois Dormant,* fait de même, en en rajoutant une couche, notamment en faisant main basse sur l'attirail pseudo-érotisant d'un quelconque *sex shop*, y compris un obscène phallus dont se ceint le Prince pour conquérir la Belle — toujours jouée par une Sophie Cadieux en mode déchaîné — qui a revêtu de son côté un costume de lapin blanc en peluche, « *avec une vulve extrêmement soulignée* », fait savoir une indication scénique dans le texte. Rendu là, je ne sais plus trop si on parvient encore à entendre le discours des personnages par delà cette débauche de pitreries graveleuses.

Mais soyons beau joueur. Cette production a, d'un côté, tout pour irriter une partie du public qui aurait préféré une approche, disons, plus dépouillée de ces méditations hautement abstraites et exigeantes sur la condition féminine, à la merci des codes implacables du Masculin qui se pose en Créateur du Féminin... D'un autre côté, la proposition de Martin Faucher, qui s'en remet sans vergogne au potentiel d'un kitsch au second, voire au troisième degré, est cohérente et rondement menée à travers une direction d'acteurs magistralement chaotique. Et puis, si on n'a rien compris sur le coup, tant tout cela a été proféré dans un tempo affolant, on pourra toujours revenir aux textes à tête reposée, une fois passée la bourrasque scénique...